

EDEN

30 novembre 1996

Christophe Conte

Très attendu, le nouveau Daho déçoit : son, concept et visuel impeccables mais inspiration timide. Réjouissance de saison : Daho n'est pas mort, il chante encore. En découvrant cette mine de veinard bronzé sur fond de mer émeraude et de ciel turquoise, quatre ans après les traits charbonneux et les pansements de Paris ailleurs, on [...]

Très attendu, le nouveau Daho déçoit : son, concept et visuel impeccables mais inspiration timide.

Réjouissance de saison : Daho n'est pas mort, il chante encore. En découvrant cette mine de veinard bronzé sur fond de mer émeraude et de ciel turquoise, quatre ans après les traits charbonneux et les pansements de *Paris ailleurs*, on est sincèrement ravis pour lui. Déception : son nouvel album est fantomatique. On se force pourtant à penser que les défauts d'*Eden* ne sont pas le fait de Daho lui-même sinon de cette paresse qui consiste à trop se reposer sur les formes et sur le prestige des invités et à laisser le fond en chantier, qu'ils doivent surtout à l'environnement de 96 : comparé à Murat, Dominique A ou Katerine, Daho a-t-il encore du grain nouveau à moudre, des billes personnelles à mettre en jeu ? La réponse est partiellement négative. Longtemps, Daho fut cette passerelle impossible entre le goût minoritaire et la couleur dominante : celui qui osait prononcer des noms interdits d'antenne Velvet, Jesus & Mary Chain, Stuart Moxham sur des plateaux télé peu coutumiers de tels outrages. Celui aussi qui rendait la pop française un peu moins bête, humant les premières bouffées de l'air du temps mieux que personne ici, incarnant à lui seul jusqu'au vampirisme le sang neuf venu d'Angleterre ou d'ailleurs. Trop souvent cette fois, c'est *Etiède* Daho qui pilote, déballant la collection syndicale automne-hiver drum'n'bass sur *Au commencement*, trip-hop stérilisé et techno timorée un peu partout, faisant son St Etienne en solo, son saint-bernard avec ses idoles de toujours Astrud Gilberto pour *Les Bords de Seine*, carte postale parisienne à l'adresse unique des touristes japonais. Du boulot de pro : bien pensé et pesé, bien emballé, livré sans mauvaise surprise. Comme Daho n'est pas Björk, *Eden* est un *Post* asexué, sans rage ni audace. Coincé dans sa bulle londonienne, Daho se laisse glisser sans lutter, confirme son aversion pour le moindre danger, la plus infime remise en cause personnelle. Pour peu, il nous prendrait l'envie de le secouer, pour voir enfin tomber la neige et se fendiller le masque. Et puis vient *Soudain*, comme un cheveu d'or sur la soupe : une romance à la Mancini, portée au ciel par les cordes de David Whitaker arrangeur de Gainsbourg dans les sixties, son *Moonriver* à lui. Renversant. Il y a aussi *Timide intimité* avec les Swingle Singers, *L'Enfer enfin* à la limite et surtout *Quand tu m'appelles Eden* qui nous réconcilie avec leur auteur. De justesse.